

CLEMENTE PALMA

*XYZ*

ROMAN GROTESQUE

Traduit de l'espagnol (Pérou) par  
SAMUEL MONSALVE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2018

TITRE ORIGINAL  
*XYZ (novela grotesca)*

## PROLOGUE

*XYZ (novela grotesca)* a paru pour la première fois à Lima en 1934,  
chez Perú Actual.  
© Éditions Allia, Paris, 2018, pour la traduction française.

## PROLOGUE

ENVOYÉ en exil à Santiago par le dirigeant le plus désastreux de l'histoire de ma patrie, et qu'il a fallu faire assassiner pour l'empêcher de l'outrager plus longtemps sur son sol comme à l'étranger, j'ai passé un an et demi dans la savante capitale du Chili, éloigné des miens et voué à gagner humblement ma vie selon le bon vouloir du ciel.

Dans mes moments de solitude et de désœuvrement – il y en a eu passablement –, j'ai lutté contre la nostalgie en me souvenant qu'autrefois, quand le journalisme ne me tenait pas encore entre ses griffes, j'avais été, par vocation héréditaire sans doute, quelque peu écrivain ; et j'ai repris de semblables travaux, rédigeant plusieurs correspondances pour *La Nación* de Buenos Aires, et publiant des nouvelles dans *Le Mercure* de Santiago.

Le soir venu, entraîné par mon ancienne passion pour les divertissements inventés par la science quand elle est devenue artiste – le Cinéma et la Radio –, je me rendais quelquefois dans les théâtres afin de me laisser un temps bercer par les pastiches de drames, de comédies et d'aventures qui défilent à l'écran, et auxquels je reconnaissais autrefois le mérite de faire tenir dans de simples légendes synthétiques ce qu'il y a généralement de plus mauvais dans une pièce de théâtre : le texte. Mais le cinéma parlant rend désormais possible – jusqu'à présent avec une certaine parcimonie, il est vrai – l'intégration de la parole humaine. Il est heureux qu'il nous fasse don aussi de la voix de la nature et de la vie des choses.

Voici environ quarante ans, tandis que le monde découvrait avec des yeux étonnés la merveilleuse invention de Thomas Alva Edison, l'enregistrement de la parole humaine et de la musique sur des cylindres de cire, le comte Villiers de l'Isle Adam écrivit une fantaisie romancée en hommage à cette invention grandiose : *L'Ève future*, ou le roman du phonographe. Pour donner ici mon impression sincère, ce livre n'est pas resté dans ma mémoire comme le meilleur de l'éminent auteur des *Contes cruels*.

Une fois l'art et l'industrie cinématographiques à leur apogée – je me réfère à l'époque du cinéma muet –, il m'a semblé que cette délicieuse et spirituelle conquête de la science, qui valait bien voire mieux que celle du phonographe, méritait, elle aussi, son roman. Seulement, le comte Villiers était mort entretemps, et je me suis retrouvé plus d'une fois exposé à la tentation présomptueuse d'en entreprendre moi-même l'écriture, dans l'oubli le plus complet de ma condition de plumeur. Ma vie consacrée aux tumultes du journalisme politique et de l'intrigue parlementaire a achevé de me faire renoncer à mon dessein. J'ai mis le doigt dans l'engrenage sans fin des obligations journalistiques, et je n'ai plus connu la disponibilité d'esprit nécessaire au souci des œuvres littéraires. Pire, la déformation infligée à mon esprit resserré dans l'étau de la lutte partisane et de la glose marginale du quotidien, n'a cessé de m'éloigner davantage de ma véritable vocation.

Il a fallu qu'en butte à l'exil par lequel on a voulu m'éliminer ou me faire payer je ne sais quelles vertus ou péchés journalistiques et politiques, j'en sois réduit à fouiller dans la malle de mes souvenirs pour redécouvrir

dans un coin de mon esprit le projet abandonné d'écrire un roman sur le cinéma. Ma première impulsion – on dit que c'est la plus sensée – a été de le reposer là où je l'avais trouvé. Mais l'oisiveté n'est pas bonne conseillère car, traîtresse, elle alimente habilement la propension à délibérer. Or, quiconque accepte d'entrer en dialogue avec lui-même court à sa perte. Permetts-moi, lecteur, de te faire assister au débat qu'il m'a fallu avoir avec mon propre moi, et qui a commencé par la question suivante :

– Pourquoi ne pas tenter l'aventure ?

– Parce qu'elle exigerait de s'informer et de se documenter sur le sujet au préalable.

– Ai-je pourtant appliqué ce principe, ne serait-ce qu'une fois, à mes textes d'imagination ? J'ai toujours commencé leur écriture en tirant de la pointe de la plume sur le fil de la pelote enfouie dans l'inconscient : le matériau idéologique ou fantastique prenait forme à son gré... Juger de la bonne ou mauvaise réussite du processus n'a jamais été de mon ressort mais bien de celui du lecteur.

– Un Zoïle pourrait venir incriminer ton manque d'originalité, des années après le roman de Villiers...

– Je me soucierais peu d'une telle remarque, que je déclare d'emblée aussi niaise qu'impertinente. Ma lecture de ce roman est lointaine, et je n'en ai conservé qu'une impression générale. Il est peu probable que mon ouvrage, prenant appui sur un substrat idéologique complètement différent, présente dans son action, ses épisodes ou ses détails des similitudes rappelant l'œuvre française.

– Admettons... Mais un roman sur le Cinéma réclame de connaître le milieu dans lequel vivent les "stars", leur psychologie, et même d'avoir visité Hollywood, la capitale du Cinéma...

– Justement... C'est parce que je ne connais rien à ce monde en dehors de ce qu'ont pu m'en apprendre des lectures décousues et mensongères que me séduit l'idée de me l'imaginer...

Mais voici la plus sérieuse des objections émises par mon *alter ego* :

– Les facultés de ton imagination ont inévitablement amorcé leur déclin. Les enthousiasmes, la jeunesse fougueuse qui ont fait le charme des *Contes malveillants*<sup>1</sup> ne sont plus qu'un lointain souvenir, et il n'est pas jusqu'aux simples questions de technique littéraire qui ne te poseront difficulté.

– Tu as parfaitement raison. Ce nouveau livre me servira de manomètre, grâce auquel je mesurerai ce qu'il reste d'atmosphères de pression dans ma boîte crânienne ; il me sera forcément utile de le savoir, dussé-je m'en affliger. Dans ce cas, ce sera mon dernier écrit d'imagination.

C'est ainsi que par un tiède matin de mars, j'ai commencé ce roman grotesque joué par des pantins, et je l'ai achevé par un pluvieux matin de juin, avec des interruptions plus ou moins longues. Qu'il fasse à présent son chemin dans le monde. Puissent les dieux lui accorder les faveurs du public. Dans le pire des cas, ce sera un livre quelconque, un de plus parmi d'autres, un de ces livres anodins qui ressemblent aux êtres neutres que Dante a placés dans le vestibule de son Enfer et dont il dit : *Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.*

1. Les *Cuentos malévolos* ont paru pour la première fois en 1904, à Barcelone, aux éditions Salvat. (N.d.T.)

## PREMIÈRE PARTIE SCIENCE

QUOIQU'IL s'agisse d'un incident ayant fait grand bruit et tenu les États-Unis et le reste du monde en haleine pendant un laps de temps immense, environ une dizaine de jours, personne ne connaît aussi bien que moi les antécédents, le déroulement et les menus détails d'un événement dont le public n'a qu'une connaissance superficielle, et que j'ai voulu, afin de ne pas en perdre la mémoire avec le temps, méticuleusement consigner dans ces notes que je ne prétends pas habiller d'ornements rhétoriques, car ce n'est pas un roman mais un procès-verbal que je souhaite mettre sur le papier, non seulement dans le but de raviver mes souvenirs mais aussi pour qu'un jour lointain, quand j'aurai disparu – et j'ai bien l'intention de retarder aussi longtemps que possible cette échéance fatale, dont la survenue me semblera toujours prématurée –, on sache le fond de l'affaire, lequel est loin de correspondre à la version qui en est donnée dans le dossier déposé aux archives de la police de San Francisco sous l'intitulé laconique : “Le Cas des *doubles* de Hollywood et la folie de M. Rolland Poe, *alias* docteur Xyz”.

Il y a quinze ans de cela, Rolland Poe, né à Los Angeles, État de Californie, et moi-même, William Perkins, du Missouri, faisons nos études à l'université de Los Angeles, où nous nous spécialisons en physique et en sciences de l'ingénieur. Nous étions des étudiants enthousiastes, en particulier Rolland, sorti du lycée avec un niveau exceptionnel en mathématiques et

capable de traduire n'importe quelle question dans le langage complexe de l'algèbre. Rolland convertissait la phénoménologie entière des forces physiques en équations, et à peine notre éminent professeur de physique nous avait-il présenté les lois de la réfraction, des pressions hydrostatiques ou des potentiels électriques, que mon camarade exécutait d'étranges ballets avec les *xxx*, les *yyy* et les *zzz* sous les vastes auvents des racines, ou faisait défiler des armées de polynômes aux ordres des coefficients, redressant les bannières des exposants et poussant les vélos sans guidon de l'infini :  $\infty$ . Bien entendu, Rolland était le meilleur étudiant de notre département, et nos camarades l'avaient affublé du sobriquet de *docteur Xyz*.

Cinq ans plus tard, Rolland était reçu ingénieur et défendait une thèse brillante, particulièrement saluée et débattue dans les milieux scientifiques. Il a rapidement accédé à des postes importants et commencé à se faire grassement payer par des groupes industriels tout en s'enrichissant grâce à l'exploitation d'inventions intéressantes, au perfectionnement de différents procédés de fabrication ainsi qu'à une série de nouvelles applications et dérivations de machines déjà existantes. J'ai connu, moi aussi, un certain succès sur la voie de l'architecture. Bientôt, en dépit de sa jeunesse, Rolland jouissait du statut de savant à part entière. Au sein des plus prestigieuses institutions, on s'est mis à parler de lui comme du futur héritier d'Edison, et nombreux sont ceux qui lui imputaient des connaissances techniques et une intelligence supérieures à celles du célèbre inventeur du phonographe. Rolland et moi avons continué à nous aimer comme des frères, et nous voyions aussi

souvent que les voyages qui rythmaient nos agendas professionnels nous le permettaient.

Oui, Rolland était un savant, mais cela ne faisait pas de lui un homme sévère, au langage ampoulé, aux conceptions inaccessibles à l'entendement du commun des mortels, et jamais on ne le surprenait plongé dans les élucubrations tortueuses et sophistiquées de la haute idéologie scientifique. À la vue de ce garçon jovial, à la blonde chevelure frisée, à l'élégance décontractée, à la figure avenante, qui rigolait d'un rire franc et, sans l'ombre d'un scrupule, enfreignait la loi Volstead, fricotait avec les *girls* et avait dû prendre part à diverses équipées scabreuses ; personne, je le répète, n'aurait pensé que ce garçon, débordant de gaieté et d'espièglerie dans ses heures de relâchement, était un scientifique à l'intellect hors norme, qui abreuvaient les revues spécialisées de *reports* aussi audacieux que novateurs, et savait expliquer avec une clarté renversante les théories les plus obscures et les plus raffinées touchant à la structure de la matière et des atomes. C'est lui qui a donné la meilleure explication de la relativité d'Einstein, théorie dont il a pris le parti sans pour autant renoncer à en corriger certains pans, notamment quelques équations hermétiques touchant à la pesanteur de la lumière, rectifications qu'Einstein lui-même a reçues tantôt comme de simples ajustements typographiques, tantôt comme la reprise de légères erreurs d'inattention de sa part. À l'occasion de sa tournée nord-américaine, Rolland était la personnalité que l'éminent scientifique juif avait eu le plus vif désir de rencontrer. Et il n'en est pas allé autrement pour madame Curie, à qui Rolland avait adressé quelques objections au sujet de l'indice d'activité radioactive

servant de base au calcul du coefficient de production de radium pur par millier de tonnes de pechblende.

Tel est l'individu avec lequel à New York, dans un confortable huitième étage de la 42<sup>e</sup> rue Ouest, je me suis retrouvé un jour à déguster un *five o'clock tea* arrosé du plus onéreux et délicat cherry. Après avoir tourné un moment autour de nos souvenirs d'étudiants, d'histoires de cœur et d'anecdotes de bureau plus ou moins cocasses, notre conversation s'est arrêtée sur des questions scientifiques superficielles en relation avec la philosophie.

– Notre conception moderne, m'a dit Rolland en allumant une cigarette, des rapports entre la matière et la réalité physiologique continue à s'inscrire, en dehors de tout jargon conceptuel et de toute théorisation excessive, dans le cadre que le vieux Locke a assigné aux idées en énonçant le fameux précepte selon lequel il n'y a rien dans l'intellect qui ne soit d'abord passé par les sens. Est matière tout ce qui sollicite au moins deux des sens fondamentaux par lesquels nous sommes en contact avec le monde extérieur, à savoir le toucher, la vue, et l'ouïe. Le goût et l'odorat sont des sens purement animaux, et leur valeur informative est tellement insignifiante que sur leur seule base, notre idéologie se situerait quelque part entre celle de la taupe et l'huître. La matière du monde physique ne nous devient perceptible et n'acquiert vraiment d'importance qu'à partir du moment où l'ouïe, la vue et le toucher sont sollicités : la matière nous parle alors de son existence, et une image intime de sa vie délicate et subtile naît dans notre esprit.

– Tu veux dire, ai-je fait remarquer, que c'est à partir de ce moment-là que notre âme, notre raison, notre

imagination, ou quelque nom qu'il nous plaise de donner à l'ensemble de nos activités psychiques, commence à se livrer à un travail d'interprétation arbitraire qui en dit davantage sur la structure de notre pensée que sur la réalité en soi...

– Tu es kantien, mon vieux ? Tu m'en vois ravi ! Point d'autre voie, en effet, que le kantisme, puisque nous ne pouvons sortir de nous-mêmes et devons nous contenter des représentations qu'il nous est possible d'avoir du monde. Mais s'il y a là une vérité indépassable, et que le champ entier de notre activité idéologique se trouve délimité par nos catégories et nos idées régulatrices, dans la vie elle-même, dans le développement de la biologie concrète, ces éléments d'appréhension de la matière suffisent au contraire à mobiliser nos énergies avec une fécondité fantastique. Tenons-nous-en là et retirons-en tout le bénéfice possible, qui est illimité, sans chercher à percer le mystère profond de la réalité dans son essence et sa valeur ontologique. La science humaine a devant elle un champ d'activité infini, des horizons et des promesses merveilleux. Elle est susceptible de s'étendre si loin au-delà de toute limite, que je crois que nous parviendrons un jour à reproduire la vie elle-même et à ressembler à des dieux.

– Diantre... Ce n'est pas rien, cher ami !...

– Pourtant, ce n'est que la stricte vérité ! Aussi longtemps que nous nous égarerons en spéculations exclusivement métaphysiques, notre œuvre restera stérile. Mais si nous prenons la métaphysique comme point de départ pour agir sur le terrain de la physique, alors l'activité humaine deviendra divine. Dieu tire de là son pouvoir infini : il ne s'est pas borné à exister



comme entité métaphysique mais il a su se rendre expérimental : l'Univers n'est rien d'autre que l'expérience infinie que l'Être suprême fait de lui-même ; le *devenir* dont nous parle Hegel est le passage des abstractions nébuleuses à la pratique et à la réalité effective. Et l'être humain, quand il atteint ce qu'il appelle *la science*, ne fait en réalité rien d'autre que de suivre le mouvement de la puissance divine. Buvons donc un autre verre de brandy à la gloire des merveilles potentielles que la science humaine nous réserve.

Il a versé une nouvelle tournée de sa délicieuse eau-de-vie et nous l'avons bue avec délectation.

– Je subodore, ai-je répondu, que tu es en train de mijoter quelque chose et qu'un de ces jours, on te verra débarquer avec une invention époustouflante qui, j'imagine, n'aura que peu de rapport avec cette niaiserie de quadrature du cercle, cette bêtise de mouvement continu ou encore ce songe hypermoderne et théorique d'une quatrième dimension... Allons, ouvre ton cœur et parle-moi un peu de ton ouvrage, dont je sais que tu viendras à bout puisque tu as prouvé à l'instant que tu n'étais pas de ces scientifiques qui se piquent d'absurdités mais bien de ceux qui aiment les choses pratiques.

Rolland a éclaté de rire, un rire franc qui illuminait son visage en accentuant la beauté de ses traits de jeune homme épanoui. Puis il a laissé retomber une vigoureuse tape sur mon épaule et a vidé son verre en répondant :

– Détrompe-toi, mon vieux. Depuis quelque temps, j'ai en tête une idée qui va te sembler idiote à première vue et, à bien y regarder... non moins. Pourtant que veux-tu ? C'est une absurdité qui ne me semble

pas dépourvue d'un certain bon sens. J'ai approfondi l'examen jusqu'au stade des formes indéterminées du calcul infinitésimal, et suis parvenu à des conclusions passablement satisfaisantes.

– Ça y est, docteur Xyz est de retour... Point d'excès d'algèbre, veux-tu ? Et parlons sans détour... Équations mises à part, de quoi s'agit-il ?

– Puisque tu insistes, je vais te le dire. Mais tu dois me promettre de ne pas repenser à cette affaire avant d'avoir appris de ma bouche si mes efforts ont abouti et, surtout, de ne parler de mon ouvrage à personne.

– Ne pas repenser à cette affaire sera difficile, surtout s'il s'agit d'une absurdité. Les absurdités sont toujours fascinantes... Mais tu as ma parole que personne, à part toi, ne m'entendra aborder ce sujet, qui t'est entièrement réservé... Tu ne saurais douter une seconde de mon amitié, ni une demi-seconde de ma discrétion.

– Alors, n'en parlons plus. Tu te souviens probablement qu'il y a six mois, j'étais en visite dans notre chère ville universitaire, Los Angeles, pour inspecter le département technique d'une usine automobile dont je suis actionnaire et où un gyroscope de mon invention, associé à un jeu de freins à la glycérine, devait être installé dans les carrosseries. Face à ce mécanisme, les techniciens semblaient déconcertés. En effet, une erreur récurrente s'était glissée dans le calcul du rapport des diamètres des axes et perturbait le bon jeu des vitesses des disques rotatifs. J'en ai facilement trouvé l'origine et, une fois celle-ci corrigée, nous avons obtenu sans peine le mouvement désiré. Comme j'avais quelques semaines devant moi, j'ai accepté une invitation dans

la villa de Douglas Fairbanks, à Hollywood, où j'ai passé de délicieuses journées en compagnie de stars du cinéma. J'ai assisté à des tournages et découvert avec beaucoup d'intérêt le procédé d'enregistrement du parlant, au point de me porter acquéreur d'un petit équipement très complet destiné à des expériences d'amateur, ainsi que d'une importante collection de films joués par les acteurs et actrices que j'avais côtoyés et dont l'esprit et la beauté m'avaient laissé une vive impression. À mon retour dans la résidence et les laboratoires que tu as fait construire pour moi, à Miami, je me suis plongé quelque temps dans l'étude technique du cinéma parlant et, m'appuyant sur une méthode inédite de répartition rationnelle et différenciée des zones d'ombre, j'ai pu perfectionner un dispositif de vision en relief dont j'ai récemment déposé le brevet... C'est à ce moment-là que j'ai pensé à la plus rationnelle des absurdités, une absurdité qui ne va pas manquer de te venir à l'esprit à toi aussi... Tu vas voir. Figure-toi qu'un soir, avec l'aide d'un de mes employés, j'ai projeté dans mes ateliers un film d'environ deux cents mètres réalisé spécialement pour moi, et dont mes hôtes de Hollywood ont eu la gentillesse de me faire cadeau en souvenir de mon séjour. L'écran, de dimension plutôt réduite, me montrait assis sur un banc en marbre au bord d'une grande piscine. Les acteurs et les actrices s'approchaient de moi, me saluaient et devisaient plaisamment en ma compagnie avant d'aller prendre leur bain. Je me souviens que la délicieuse, la spirituelle Norma est venue près de moi et m'a invité à plusieurs reprises à l'accompagner dans sa baignade. Le relief était si parfait, la sensation

de la vie si complète, je voyais et j'entendais Norma avec tant de netteté et, grâce à un nouveau système de colorisation par pigments de l'émulsion des pellicules, la couleur de la peau et des choses était rendue de façon si exacte, que l'impression de vie était presque totale... Que manquait-il, selon toi, pour que l'illusion soit absolue?... Allez, à ton avis...

– Mais, peu de choses... Toucher les étoiles, comme dirait l'autre.

– Toucher les étoiles!... C'est exactement ce que je me suis dit!... Et c'est alors que j'ai commencé à réfléchir à la possibilité de matérialiser ces formes visibles et audibles, mais impalpables. Or, il ne me semble pas impossible de faire intervenir ici le troisième de nos sens de relation : le toucher.

J'ai éclaté de rire.

– Quelle bonne idée... Tu es un sacré coquin! Il ne te suffit pas d'avoir sous les yeux ces jeunes femmes belles et gracieuses, tu voudrais encore pouvoir aller les tâter de tes mains polissonnes! Je te reconnais bien là, incorrigible faune... mathématicien!

Rolland a versé une nouvelle tournée de son succulent *cherry* et tranquillement vidé le contenu de son verre.

– Tu vois, Billy, il ne faut pas prendre ces choses à la légère... L'invention que j'ai en tête n'a rien d'une blague mais correspond à une manipulation biologique proprement révolutionnaire et envisageable sur le plan théorique au moment même où nous parlons. J'ai attentivement étudié la question et si je me trouve actuellement à New York, c'est qu'en vue de mes premiers essais, il me faut me documenter davantage sur les expériences menées par les éminents professeurs

Alexander et Starrow autour de la création et la préservation des cellules vivantes. Si, comme je l'espère, je parviens à améliorer un tant soit peu mes connaissances et mes expériences à ce sujet, je te parlerai des conséquences merveilleuses que ma prodigieuse invention, la plus extraordinaire, sans fausse modestie, de l'histoire de l'humanité, ne manquera d'avoir sur la science et l'ordre du monde. Peux-tu imaginer tout ce qu'impliquera la possibilité de reproduire êtres humains et animaux par d'autres moyens que ceux de la *pratique normale et invétérée*?... Je me doute bien, vieux coquin, que tu préfères la bonne vieille méthode... Mais te rends-tu compte de tout ce qu'il y aura d'insensé et de vertigineux à pouvoir reproduire et multiplier à volonté les précieux spécimens de l'humanité?... N'est-ce pas presque, je dis bien presque, *créer l'immortalité* que de pouvoir répéter indéfiniment la vie d'un être cher, dont on conserve l'apparence, la voix... l'âme peut-être?... comme autant de *traits d'union* vers une nouvelle existence artificielle?... Mais assez pour aujourd'hui. Tu m'as compris, pas un mot. Pour l'heure, si tu veux bien, allons nous promener du côté de Riverside ou de Brooklyn, puis nous pourrons dîner et nous rendre au Metropolitan pour écouter le vieux Chaliapine...

## II

JE n'ai pas beaucoup vu Rolland Poe au cours des deux mois qu'il a passés à New York. Les rares fois où j'ai pu le trouver dans son appartement de la 42<sup>e</sup> rue, j'ai eu beau l'encourager à me parler de ses travaux, il a

peu éclairé ma lanterne et s'est borné à me dire qu'il progressait considérablement dans ses recherches et sa documentation sur la création et la vitalisation des cellules vivantes.

Un après-midi, je prenais un rafraîchissement à base de whisky et de glaçons dans un bar de la Cinquième Avenue quand j'ai vu Rolland passer à la hâte. Je l'ai hélé, mais il n'a pas eu ou voulu avoir l'air de m'entendre. Je me suis senti bien bête et j'ai demandé à un *groom* de le rattraper pour lui faire savoir que son ami Perkins l'invitait à partager un rafraîchissement *antivolstéen*. Le *groom* est revenu avec une réponse de Rolland, qui me priaît de l'excuser en invoquant un rendez-vous urgent.

Le lendemain matin, j'étais au lit en train de lire le *New York Herald* quand j'ai reçu une lettre de Rolland qui s'adressait à moi de la façon suivante :

Cher Billy,

Je prends ce soir le train pour la Floride et je n'aurai pas une minute à moi de la journée. Hier après-midi, pendant que tu tentais de me débaucher, j'allais expédier une importante livraison de colis contenant les appareils et instruments nécessaires à mes expériences, que j'espère voir avancer du feu de Dieu loin de ton influence néfaste. Aussitôt que les résultats me sembleront satisfaisants, je t'enverrai un télégramme pour t'inviter à venir passer un moment, pas longtemps, en ma compagnie, à Xyzville. J'aurai besoin de ta présence, car un ami intime est toujours précieux pour commenter des expériences, qu'il puisse ou non les comprendre. On peut aussi passer sur lui sa mauvaise humeur après une déconvenue, et il

ne vous laisse pas assumer seul d'outrageuses atteintes à la prohibition. Enfin, et à condition que tu ne me voles pas scandaleusement, il se pourrait que j'aie besoin de faire appel à tes services d'architecte, qui m'ont déjà été si utiles à Xyzville, car je projette la construction d'un nouveau palais dont nous ferons les plans le moment venu. Ne te lance dans aucun projet qui t'engage à plus de six mois, après lesquels je t'assigne à résidence. Fais-moi savoir si tu es prêt à accepter ma proposition. Je l'espère bien et si je me trompe, si tu as la bassesse de refuser... Va au diable!

Ton vieux camarade qui t'embrasse,  
Rolland Poe

Rolland a décidément perdu les pédales, me suis-je dit en achevant la lecture de la lettre. Les millions hérités de son père voici un an, additionnés à ceux que son propre talent lui a permis d'amasser, lui permettent de se livrer à toutes les extravagances. Dans quatre mois, j'aurai fini la construction du nouveau bureau de *Rowe Curzon and Co* et je serai en mesure d'accepter son invitation.

J'ai écrit le jour même à Xyzville pour annoncer à mon ami qu'il pourrait compter sur moi au moment indiqué.

### III

CENT soixante jours plus tard, j'ai reçu ce télégramme de Rolland :

Faire bagages et départ immédiat Xyzville. Ordonné fondé de pouvoir mettre Rolls à disposition. Apparence succès imminent. Prévoir séjour long mais profitable à tous deux.

*Shake-hand,*  
Rolland

J'ai pris quelques jours pour mettre de l'ordre dans mes affaires comme avant une absence de plusieurs mois. J'ai récupéré les clés de la magnifique Rolls-Royce auprès du fondé de pouvoir de Rolland, bourré la spacieuse et confortable berline de valises pleines d'habits et d'effets personnels, glissé quelques milliers de dollars dans mon portefeuille et quitté New York en me dirigeant vers le sud. Le temps était dégagé, c'était le début du printemps. Sans contretemps et en roulant à une vitesse moyenne de cinquante miles à l'heure, je suis arrivé à Miami où mon vieux camarade m'attendait à l'embranchement du chemin qui menait à Xyzville. Il a renvoyé son *chauffeur* dans la Packard de tourisme avec laquelle ils étaient venus, est monté dans la Rolls et a pris le volant non sans m'avoir d'abord embrassé avec effusion.

– Dix-huit heures à la barre d'une telle frégate... N'importe qui serait épuisé! Laisse-moi prendre les commandes et te mener à bon port. L'essence qu'on t'a vendue à la dernière station-service n'était pas fameuse, ma parole! Cette Rolls est comme une enfant gâtée, elle se met à ronchonner quand on lui donne à boire du second choix... Tu arrives à l'heure pour le déjeuner... Tu n'as pas encore mangé, si je ne m'abuse? La faim et la soif se lisent sur ton visage. D'ailleurs, il est déjà midi

et demi... Alors, quoi de neuf là-bas ? Un nouveau coup d'Al Capone et de ses gangsters à Chicago ? Sait-on de source sûre si Coolidge a soufflé mot de quoi que ce soit ?... Mes expériences ont le vent en poupe. Tu ne pourras que demeurer bouche bée devant l'étendue des progrès que nous avons accomplis...

– Que tu as accomplis, savant cinglé, charlatan, utopiste... Tu ne me feras tout de même pas croire que tu me réserves une demi-douzaine de *girls* à pincer après le repas...

– Si j'avais imaginé dans quelle intention libidineuse tu venais ici, vieux satyre, je t'aurais envoyé un autre télégramme pour te demander de tout annuler et de retourner *illico* dans ta métropole vicieuse et corrompue. Ici, on ne fait que de la science supérieure et surhumaine...

– Je sais, je sais... Trois  $x$  racine de  $\pi$  plus quatre-vingt-quatre  $y$  élevé à  $\pi$  sur deux moins sept  $x$  sur quatre, le tout divisé par un dixième de la quatrième racine de quinze zêta... Tout cela doit beaucoup intéresser Einstein ! Je t'en prie, fais-moi une faveur, arrête la voiture. Je rentre. Va-t'en assassiner Staline !...

– Allons, du calme, je n'en veux pas à ta vie ! Nous avons dépassé le stade de l'algèbre depuis un certain temps... Il s'agit maintenant d'explorer le vaste champ des connaissances appliquées !

Les quinze minutes nécessaires à la Rolls et à la Packard qui l'escortait pour parvenir à Xyzville se sont écoulées dans ce genre d'échanges.

Enfin, nous sommes arrivés en face d'une imposante clôture en fer scellée dans un mur en briques et en ciment de plus de cent mètres de long. Un grand

portail en bronze s'ouvrait en son milieu, donnant accès à une spacieuse allée recouverte de sable, qui bifurquait environ trente mètres plus loin sur la droite, en direction d'un élégant chalet de trois étages, dont la silhouette harmonieuse se découpait au milieu des arbres d'un boqueteau. Poussé par un honnête sentiment de modestie dont je pourrais me dispenser si le nom de l'architecte, autrement dit le mien, n'avait été gravé sur un petit bloc en pierre noire flanquant la porte d'entrée de la bâtisse, je ne m'étendrai pas davantage sur ses mérites. L'allée conduisant sur la gauche menait à un édifice séparé abritant les usines, laboratoires et cabinets expérimentaux de mon ami scientifique et ingénieur. Un chemin reliait directement la villa à ce complexe professionnel, et formait ainsi un triangle sur la surface duquel se déployait un splendide jardin agrémenté d'essences odoriférantes soigneusement choisies, où dominaient les roses, et au centre duquel un jet d'eau s'élevait à bonne hauteur d'un pittoresque bassin arrondi sur lequel il retombait en pluie fine, à la manière d'un rideau de tulle irisé par les rayons du soleil.

Nous sommes sortis de l'auto. Je ne me livrerai pas à l'inutile description des pièces et de leur mobilier. Qu'on me permette simplement de signaler qu'on y trouvait tout ce qu'on peut attendre de la maison de campagne d'un homme riche, de bon goût et épris de confort. Nous avons chacun de notre côté fait un brin de toilette avant de passer à table. Un majordome nous a servi un délicieux cocktail au gin auquel nous avons, comme il se doit, fait les honneurs de la répétition.

Au cours du déjeuner, nous avons échangé des souvenirs et parlé des derniers événements de l'actualité

sociale et politique, puis nous sommes montés au troisième étage où Rolland disposait d'une salle de repos climatisée selon les saisons. Il était possible d'y faire la sieste ou de bavarder avec toutes les aises et le sybaritisme d'un pacha oriental. Nous avons allumé des cigares et nous sommes mollement étendus sur de frais divans, avant d'aborder le sujet que Rolland avait soigneusement évité devant son personnel, pourtant entièrement composé de gens de confiance.

– En nous quittant à New York il y a plusieurs mois de cela, ai-je dit, nous en étions restés à ton envie d'ajouter aux sensations auditives et visuelles procurées aujourd'hui par le cinéma parlant des perceptions tactiles, ajout qui, dans ta conception, ne revenait à rien moins qu'à la création de matière vivante. L'idée m'a semblé séduisante en théorie, mais d'une incroyable absurdité du point de vue pratique. Je continue de le croire, même si tu m'as annoncé dans ton dernier télégramme que tu avais fait de grandes avancées dans tes recherches et expériences, ce que tu viens de confirmer en suggérant que je ne saurais que rester bouche bée devant l'étendue des progrès accomplis. Autant te dire que j'ai faim et soif...

– Il me semble, ingrat, que je viens de t'offrir un succulent déjeuner...

– N'interromps pas le fil de ma pensée, savant de pacotille... Que j'ai faim et soif, dis-je, de goûter à la surprise, aussi époustouflante que savoureuse, que tu m'as concoctée.

– Un peu de patience, pardi... L'heure approche. En attendant, causons un peu.

## IV

– LA principale difficulté à laquelle se heurtait ma conception était de trouver la *matière première* nécessaire au toucher des êtres qu'il nous est déjà possible de voir et d'entendre. Je n'avais pas la prétention de *créer* la matière mais simplement de la transformer, de faire naître la vie selon les lois préétablies, en utilisant la technologie sur la nature elle-même. Tu sais bien, par exemple, que nous sommes aujourd'hui en mesure de féconder l'ovule d'une femme sans passer par l'accouplement, et alors que son mari se trouve à des milliers de kilomètres, qu'elle peut tomber enceinte et lui donner des enfants qui seront véritablement de *lui* grâce au recours à la technique de la fécondation artificielle. Aussi une femme vierge de tout rapport avec un homme peut-elle aujourd'hui devenir mère. Tout cela n'a au fond rien à voir avec mes travaux, mais je t'en parle pour ouvrir ton esprit aux possibilités offertes par la science de modifier, peut-être jusque dans leur substance, de nombreuses données de la vie, ce qui, encore tout récemment, passait pour l'un des fantasmes insensés de l'arrogance humaine; mais à mesure que nous progressons dans la connaissance des lois biologiques et que le rideau se lève sur les secrets les mieux gardés de la nature, que l'homme pénètre dans l'ancre de mystères qu'il croyait insondables, de nouveaux horizons se dessinent. Pour cette raison, la première étape pour juger de la viabilité de ma conception a été d'étudier la nature des cellules organiques, de la molécule vivante ou vitalisable, en obtenant des professeurs Alexander et Starrow la